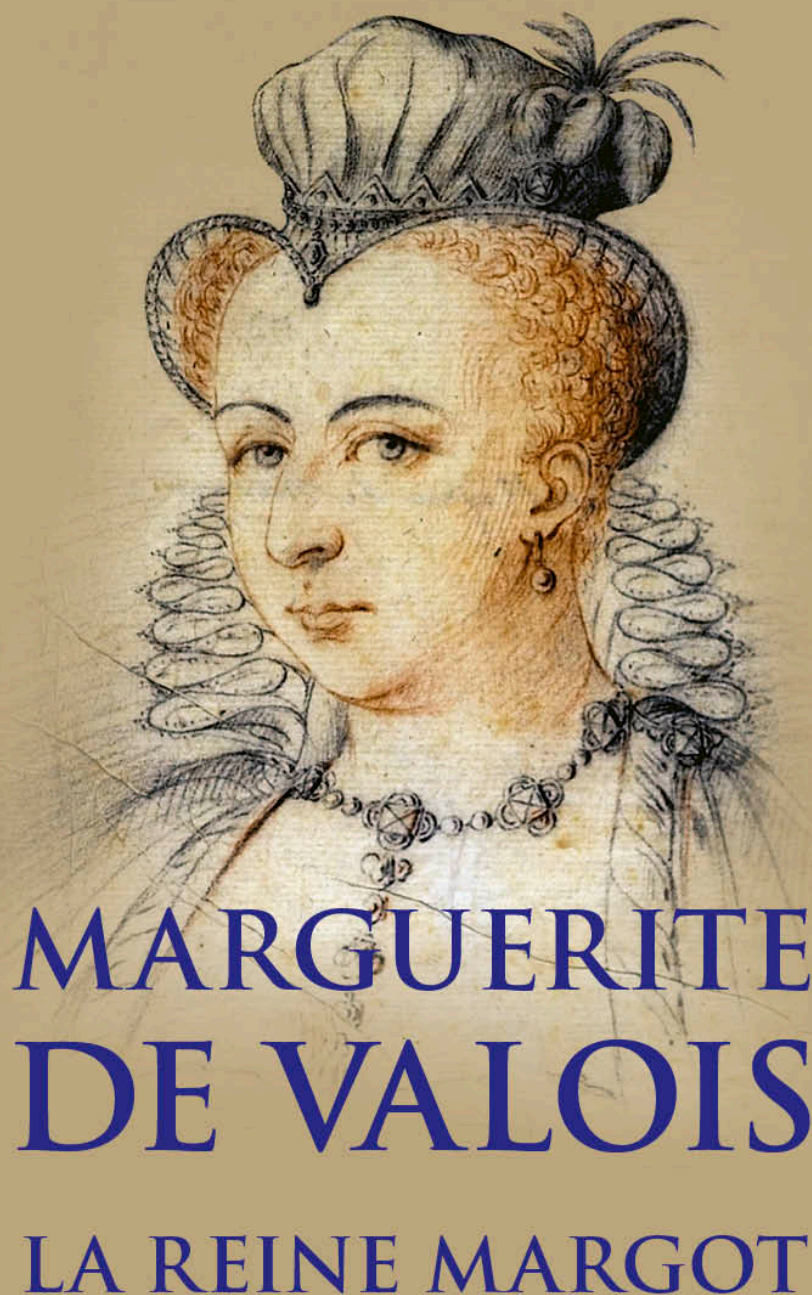


BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES



MARGUERITE DE VALOIS

LA REINE MARGOT



Alain Joblin

CHAPITRE 1

L'ÉDUCATION D'UNE FILLE DE FRANCE À LA RENAISSANCE

Marguerite de Valois naît le 14 mai 1553 en la résidence royale de Saint-Germain-en-Laye. L'époque était à l'astrologie et Catherine de Médicis fit dresser le thème astral de chacun de ses enfants. Marguerite naquit sous le signe du Taureau, demeure zodiacale de Vénus qui neutralisait la violence. Cette image collera longtemps à l'image de la princesse. Ronsard écrit plus tard que sous les pieds de Marguerite naissaient des roses et que son visage exprimait l'amour et sa grâce anéantissait la force guerrière.

Le poète languedocien, Olivier de Magny, ne perdit pas de temps pour célébrer cette naissance. Proche de la poétesse Louise Labé et de Joachim du Bellay, il publia, dès 1553, un *Hymne sur la naissance de Madame Marguerite de France, fille du Roi tres chrétien Henry*. Il célébrait dans ce poème une « *Perlette blonde* » dont la naissance vint enrichir « *l'espace entier* », et il invita les poètes de son temps, Ronsard, Bellay, Baïf, Jodelle et d'autres à fêter « *l'heureus advenement [...] de ceste Infante née* ». Il continue, prémonitoirement : « *Voilà les dons, dont il me plait orner, Troupe de Dieus, ceste jeune Princesse / Qui maintes fois dedaignant la paresse / Prendra le luth, et dessus chantera / Maint docte vers qu'elle composera* ». La princesse s'essaya à composer des vers mais joua surtout du luth avec talent.

Marguerite de Valois était, selon l'expression de l'époque, de bonne race. Son père, Henri II, devenu roi de France à la mort de François I^{er} en 1547, appartenait à la dynastie des Valois sur le trône de France depuis 1328. Cette illustre maison descendait de Saint-Louis. La mère, Catherine de Médicis, sortait de la famille florentine des Médicis qui donnait depuis plusieurs décennies à l'Europe des banquiers et des papes. Catherine héritait également des comtes de Boulogne dont était issu le célèbre Godefroi de Bouillon, roi de Jérusalem en 1099.

La petite petite princesse reçut le prénom de Marguerite. Elle fut ainsi prénommée car, comme le voulait la coutume, sa marraine était Marguerite de France, sœur du roi et future duchesse de Savoie. Le parrain, Alphonse d'Este, duc de Ferrare en Italie, était le fils de Renée de France, fille du roi Louis XII et cousine de François I^{er}. Le prince entra à la Cour de France à l'invitation du roi Henri en 1552 et épousa bientôt une Médicis. Il se fit rapidement une belle réputation de mécène et de protecteur des gens de Lettres en faisant de Ferrare un des hauts lieux de la culture européenne.

Dès sa naissance, Marguerite fut éloignée de ses parents, selon les habitudes éducatives de l'époque.

L'ÉDUCATION D'UNE PRINCESSE ROYALE

Cet éloignement des enfants de leurs parents s'explique d'abord par le sevrage. Si l'allaitement du nouveau-né par la mère était la règle préconisée par les médecins, l'habitude chez les notables et les familles aristocratiques était la mise en nourrice. Les femmes, et à plus forte raison les reines, étaient en effet tenues à une obligation de représentation qui leur interdisait d'allaiter et de s'occuper de leurs enfants au quotidien. Le nouveau-né était donc confié aux bons soins d'une nourrice soigneusement recrutée. L'Histoire a retenu le nom de la nourrice de Marguerite de Valois, Guillette de Corbie qui demeura auprès de la reine de Navarre jusqu'à son décès au début des années 1580.

La nourrice allaitait le nourrisson à sa « demande » et ce jusqu'à l'âge de trois ou quatre mois, et se chargeait de suivre sa bonne croissance en le baignant le plus souvent possible, les mouvements du bébé dans l'eau devant fortifier ses membres. Elle veillait à l'emmaillotement serré pour qu'il puisse acquérir une stature bien droite, sans oublier le petit béguin pour protéger sa fontanelle. Marguerite, comme ses frères et sœurs et tous les enfants princiers, portait en plus un bonnet, signe de distinction. Passés les premiers mois, la nourrice veillait à faire porter aux enfants, garçons et filles, la robe qu'ils gardaient jusqu'à l'âge de sept ans. La nourrice devait enfin éveiller le petit enfant à la vie en le faisant rire, bouger et en lui prodiguant de la tendresse en le « dorlotant ». Rôle important de la nourrice qui devenait par la force des choses une présence omniprésente au sein de la famille royale comme le laisse supposer un célèbre tableau montrant, dans les années 1590, Gabrielle d'Estrées au bain en compagnie de sa sœur. Au deuxième plan se trouve la nourrice donnant le sein au bébé que Gabrielle venait de donner à son amant, le roi Henri IV. Cette importance de la nourrice explique qu'elle était constamment surveillée par la gouvernante des Enfants de France et par les parents. On vit Catherine de Médicis réprimander une gouvernante parce qu'elle avait tardé à renvoyer une nourrice dont le lait ne convenait pas. Éloignement des parents ne signifiait donc pas indifférence. Catherine de Médicis veillait à ce que l'on ne gâve pas ses enfants de nourriture pour éviter qu'ils ne deviennent trop gras. Henri II fut aussi un père attentif n'hésitant pas à délaisser ses obligations politiques pour se précipiter auprès de ses enfants lorsqu'il n'était pas trop éloigné de leur lieu de résidence. Des témoins racontent qu'il demandait à ce qu'on les habille légèrement l'été pour ne pas les indisposer. Il éprouva, semble-t-il, une prédilection pour la petite Marguerite qu'il n'hésitait pas à « amignoter » sur ses genoux et il jouait avec elle à dada. Il semblerait qu'il décela très tôt chez sa fille une grande vivacité d'esprit. Le couple royal fut donc attentif à l'éducation donnée aux petits princes et petites princesses, trop peut-être car certains observateurs, tel l'ambassadeur du roi d'Espagne à la Cour de France, dénoncèrent le laxisme de cette éducation, Catherine de Médicis n'hésitant pas, un jour, à punir un domestique qui avait osé

lever la main sur un petit prince. Ce laxisme, s'interrogea le diplomate, ne risquait-il pas de produire plus tard de jeunes personnes insupportables ?

L'éloignement des enfants d'Henri II et de Catherine de Médicis pouvait aussi se justifier par les incessants déplacements d'une Cour qui restait nomade. Catherine de Médicis souhaita ainsi protéger les princes et princesses des dangers du voyage et des risques épidémiques qui sévissaient dans les provinces. La reine écrit en 1548 qu'elle dut quitter précipitamment avec ses enfants le Louvre car « il y [avait] fort grand danger à Paris et l'on y [mourrait] fort bien ». Cet éloignement parents et enfants fut à l'origine des premières représentations peintes et dessinées de la progéniture royale. La reine mobilisa le talent des artistes de la Cour pour avoir en permanence une image de ses enfants avec elle. Elle écrit à la gouvernante des enfants royaux : « vous ne manquerez de faire peindre au vif tous mes dits enfants, tant fils que filles, ainsi qu'ils sont, sans rien oublier de leurs visages. Il suffit que ce soit au crayon pour avoir plus tôt fait, et me les envoyer le plus tôt que vous pourrez ». Le nom de trois artistes s'impose : François Clouet et son successeur au Louvre, Jean Decourt. Il faut aussi retenir Germain Le Mannier qui commença par travailler à Fontainebleau puis s'attela aux décors des fêtes royales. Henri II le nomma en 1547 peintre attaché à la personne du dauphin François avec le titre de « huissier de chambre ». Ses « crayons » insistent sur le visage des enfants, le vêtement étant tout juste esquissé comme le montre un portrait de Marguerite de Valois réalisé vers 1559. L'artiste a su saisir la spontanéité enfantine de la princesse. Elle porte une chevelure crantée coiffée d'un simple bonnet. Une parure de trois perles lui descend sur le front.

Marguerite et ses frères et sœurs passèrent leur prime enfance dans quelques-unes des demeures royales : le Louvre bien sûr, mais surtout Amboise et Blois. Cela ne leur interdisait cependant pas quelques déplacements obligés. Marguerite, âgée de sept ans, resta par exemple deux mois à Blois (décembre 1559 et janvier 1560), puis elle passa le mois de février à Amboise avant de partir pour deux mois à Chenonceau. Elle se retrouve en mai 1560 au château de Montceau, demeure préférée de sa mère. Retour en juillet à Fontainebleau avant de s'installer, en septembre, à Saint-Germain-en-Laye, etc.

Marguerite était la septième enfant du couple royal qui en eut dix. L'aîné, futur François II, était né en 1544. Lui succédèrent deux filles, Élisabeth en 1545 et Claude en 1547. En 1549 vint un fils qui ne vécut que quelques mois, puis le futur Henri III en 1551. Après Marguerite, naquirent en 1554 Hercule, futur François, duc d'Alençon, puis encore deux filles mortes-nées. Marguerite passa sa prime enfance (*infancia*) avec ses deux sœurs. La vie quotidienne de ces enfants se déroulait dans des cadres administratifs officiellement définis, Henri II organisant en 1543, la veille de la naissance de son premier fils, une maison des Enfants de France forte de près de 500 serviteurs. Cette maison était dirigée par Jean II d'Humières puis, après le décès de ce dernier, par sa femme, Françoise de Contay qui reçut le titre de « surintendante ». Cette dame avait élevé dix-huit enfants et savait donc de quoi il retournait en matière d'éducation. La maison comptait des nourrices, médecins, chambrières, lingères, personnel de cuisine et domestiques divers. Il y avait bien sûr les précepteurs chargés de l'éducation des princes et des princesses. Marguerite disposa de sa gouvernante attitrée chargée de superviser son éducation. Il s'agit de Charlotte de Vienne, dame de Curton. Elle l'évoque à deux reprises dans ses *Mémoires* en précisant qu'il s'agissait « d'une dame vertueuse et sage très attachée à la religion catholique ». La gouvernante mit en relation la princesse avec le cardinal de Tournon, prélat à l'orthodoxie catholique sans faille, qui la conseilla longtemps. Marguerite trouva souvent refuge auprès de Madame de Curton pour échapper aux taquineries de son frère Henri. La dame de Curton continua à servir Marguerite de Valois avec le titre de première dame d'honneur.

Passé l'âge de sept ans commençait le temps de la formation qui se prolongeait jusqu'à l'âge de quatorze ans (*pueritia*). Le destin des garçons et des filles divergeait, les jeunes princes recevant une éducation chevaleresque alors que les filles poursuivaient leur formation intellectuelle jusqu'à la date de leur mariage, généralement avec un prince issu d'une famille européenne en vue et si possible régnante. Élisabeth épousa en 1559, à l'âge de quatorze ans, Philippe II d'Espagne, et Claude se maria à l'âge de douze ans avec le duc Charles de Lorraine. Marguerite eut donc une destinée particulière car elle ne convola en justes noces qu'en 1572, à

l'âge de dix-neuf ans, ce qui lui laissa plus de temps qu'à ses sœurs pour parfaire son éducation.

L'éducation des filles est plus difficile à saisir que celles des garçons, ce qui ne signifie aucunement qu'elle était délaissée. Ronsard, qui pourtant considérait que la place naturelle des femmes se trouvait à la cuisine, y va de son couplet pour encourager l'instruction des princesses en écrivant : « *Mais que sert d'estre les filles / D'un grand Roy, si vous tenez / Les Muses comme inutiles / Et leurs sciences / Dès le berceau n'apprenez* ». Une princesse était en effet promise à un mariage étranger et se trouvait donc chargée de représenter le royaume hors de ses frontières. La culture devait participer à cette représentation.

Les futurs Charles IX et Henri III suivirent les cours de l'humaniste hellénisant Jacques Amyot. Rien ne permet d'affirmer que l'enseignement de ce grand personnage s'adressa aux Filles de France. Catherine de Médicis leur donna pour précepteur Claude de Sublet, abbé du Palais Saint-Étienne. Cet homme d'Église fut surtout attaché à la personne de la princesse Élisabeth qu'il suivit en Espagne en 1559. Il lui fit confectionner, alors qu'elle n'avait que cinq ans, un pupitre en bois pour qu'elle s'exerce à l'écriture. Ce bureau fut installé dans une pièce spécialement réservée à l'étude. Marguerite suivit peut-être les cours de ce maître mais c'est surtout Henri Le Maignen, qualifié de « docte et vertueux régent du collège de Sens » qui fut son précepteur et aumônier jusqu'en 1568 date à laquelle il reçut, pour récompense de ses services, l'évêché de Dignes. Le prélat continua à envoyer des livres à sa royale élève jusque dans les années 1580. Ce maître fit connaître à Marguerite les œuvres de Platon, Cicéron, Plutarque, les fables d'Ésope et les *Métamorphoses* d'Ovide. Un enseignement humaniste donc. Ces références se retrouvèrent plus tard sous la plume de la princesse lorsqu'elle rédigea ses *Mémoires* et son abondante correspondance. Elle cite, par exemple, sans cependant sombrer dans les travers encyclopédiques de ses contemporains lettrés, la *Vie des Hommes illustres* de Plutarque. Elle évoque aussi Homère et Tacite. La littérature de son époque n'est pas oubliée. Henri Le Maignen lui fit découvrir Érasme à travers les *Adages* publié en 1500. Elle eut très probablement entre les mains un ouvrage de l'humaniste hispano-flamand Juan-Luis Vives, *Satellium*, publié à Anvers en 1524. Ce livre circula dès les années 1540 à la Cour

de France à l'attention de Marie Stuart, promise en mariage au dauphin François. Il s'agissait d'une sorte de guide devant permettre à une jeune fille d'atteindre l'idéal de la femme chrétienne. Cet ouvrage proposait à la réflexion des jeunes lectrices plus de 200 sentences, symboles et emblèmes d'inspiration chrétienne et stoïcienne. On pouvait, par exemple, lire une maxime tirée des vers d'Ovide selon laquelle même quand une entreprise échouait il était important de persévérer dans sa volonté de départ. La maxime 232 enseignait qu'il fallait savoir apaiser sa colère et demander pardon non seulement à Dieu mais aussi aux hommes, etc. Toutes ces maximes respiraient, à l'image des *Adages*, un air de tolérance. Peut-être Marguerite prit-elle connaissance de *L'Amadis de Gaule* de l'Espagnol Montalvo qui perpétuait au xvi^e siècle la littérature chevaleresque et courtoise. On trouve également dans cette première bibliothèque, des œuvres telle *La Célestine* attribuée à Fernando Rojas. Il s'agissait d'une tragi-comédie, parue en 1499, mettant en scène les amours malheureux d'un beau et désargenté jeune homme, Calixte, épris de Mélibée, jeune fille riche de bonne naissance. Cet amour impossible se terminait par la mort du jeune homme et le suicide de sa bien-aimée. On croit retrouver dans ce drame les amours tumultueuses de la future reine de France et de Navarre qui vit disparaître tragiquement plusieurs de ses amants. La princesse lut le *Roland furieux* du poète italien l'Arioste. Un autre livre fut porté à l'attention de Marguerite, *Les Antiquités de Rome* long poème de Joachim du Bellay chantant la splendeur de la Rome antique, référence culturelle d'un monde encore marqué par la Révolution humaniste.

Quel profit Marguerite de Valois tira-t-elle de cet enseignement ? Brantôme écrit que « sa belle âme [était] si bien logé en un si beau corps [...] qu'elle l'a su bien garder [dès sa naissance] car elle se plaisait aux lettres et à la lecture... ». Ronsard célébra cette princesse cultivée : « *Toujours votre esprit s'amuse / Aux saints labeurs de la Muse / Qui en dépit des tombeaux / Rendra votre nom plus beau* ». Elle fut, dit-on, une élève studieuse et attentive. Elle aima beaucoup lire, ce goût pour la lecture se renforçant tout au long de sa vie. Elle s'exerça au latin, au grec, à l'espagnol et à l'italien. On trouvait dans sa bibliothèque un dictionnaire grec-latin-français. Elle fut ainsi capable de soutenir une discussion en latin avec les ambassadeurs

polonais venus au Louvre offrir, en 1573, la couronne de Pologne à son frère, le duc d'Anjou, futur Henri III. Elle parlait les langues anciennes mais il n'est pas sûr qu'elle était capable de les lire dans le texte. C'est dans des traductions françaises qu'elle prit connaissance des œuvres de l'Antiquité gréco-latine. Elle maîtrisa par contre parfaitement l'art du discours. La rhétorique était, en effet, enseignée aux jeunes gens qui se préparaient à fréquenter la scène politique. Plusieurs exemples révélèrent par la suite les talents de Marguerite en matière d'éloquence. Ainsi, lors de son voyage aux Pays-Bas en 1577, elle dut affronter l'hostilité des habitants de Dinant : « je me lève debout dans ma litière, écrit-elle dans ses *Mémoires*, et je fais signe au plus apparent [le bourgmestre] que je veux lui parler ; et étant venu à moi, je le priais de faire faire silence afin que je puisse être entendue ». Elle expliqua alors qu'elle n'acceptait pas qu'on offensât une princesse de France, fille de roi et reine de Navarre. Les bourgeois lui « baillèrent » alors la main et lui « offrirent autant de courtoisie qu'ils avaient eu d'insolence ». L'année suivante, en 1578, lors de sa « descente » en Béarn, elle fut reçue solennellement à Bordeaux et, là, dit Brantôme, elle mania si bien le verbe que les notables présents, l'évêque, le premier président du parlement et le gouverneur de la ville, en furent médusés.

L'éducation de Marguerite ne fut cependant pas seulement d'ordre intellectuel. Elle s'initia à la chasse, qu'elle adora, à la différence de son frère Henri III, et rédigea deux traités de cynégétique. Elle se révéla aussi, sans doute sous l'influence de sa mère, une excellente brodeuse, occupation plus spécifiquement féminine pour son époque. Ronsard put ainsi écrire que la princesse assembla « *d'égal les aiguilles et le livre* ». Ce fut enfin une excellente danseuse : « *son pied*, écrit Ronsard, *glissait à la cadence* ». Elle maîtrisait le chant sans doute appris auprès des musiciens de la Cour. Ces dernières qualités étaient fondamentales pour tenir sa place au sein de la société curiale.